

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 80 (1971)
Heft: 4

Artikel: Les "Mémoires" d'Henry Dunant
Autor: Dunant, Jean-Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-683360>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les «Mémoires» d'Henry Dunant

Collection de l'Institut Henry Dunant

Terminant dans ce numéro la chronique que nous avons consacrée dans nos deux dernières éditions au livre inédit d'Henry Dunant de la Collection de l'Institut Henry Dunant, paru récemment aux Editions L'Age d'Homme, nous reproduisons in extenso dans ce numéro les dernières pages de l'ouvrage, soit les deux derniers chapitres des «Mémoires» qui en comptent 34.

L'Agonie de Heiden

Mon désir le plus ardent a toujours été de payer mes créanciers, — même après 31 ans écoulés, et malgré tout ce qu'ils ont fait contre moi durant cette longue période.

Dès que de Berlin, en 1892, on m'a envoyé quelque argent (mille marcs) je n'ai pas voulu les toucher et j'ai prié le Dr Altherr de les mettre en lieu sûr.

Il les a placés à la Caisse d'Épargne de Heiden. Cependant, je n'avais plus guère de linge de corps, et tous mes vêtements étaient trop vieux et usés pour pouvoir sortir hors de l'Hôpital; en outre, le mal chronique de la gorge ne me permettait que difficilement de faire une toilette convenable.

Or, donc quand les dons sont arrivés,

je n'ai voulu recevoir que des bagatelles d'ici et de là et la rente russe¹ qui m'ôtait de l'esprit un souci cuisant, poignant, extrême, une inquiétude mortelle pour mes vieux jours, surtout à une époque où on est regardé comme rien si on n'a pas quelque fortune ou quelque rente. Je ne puis plus supporter l'horrible état d'angoisse perpétuelle pour savoir comment je paierai ma modeste pension pour ma pauvre vie.

D'autre part, j'ai toujours considéré que l'Europe entière avait contracté une dette populaire universelle à mon égard à cause de l'œuvre de la Croix-Rouge et de la Convention. On a commencé un peu tardivement à le comprendre. Or, depuis 31 ans, on avait par diverses combinaisons, en plusieurs pays, cent moyens de me venir efficacement en aide. Les Croix-Rouges suisses ont commencé, et j'en suis fort reconnaissant. Leurs dons ont fait que j'ai pu avoir du linge, des fruits, payer les blanchis-sages, etc.

A Miss Nightingale, l'Angleterre à elle seule lui a donné un million 250 000 francs.

Quand les Croix-Rouges de l'étranger ont suivi l'exemple donné par les Croix-Rouges de la Suisse, aussitôt, je me suis empressé de thésauriser en vue de mes créanciers; le Dr Altherr a bien voulu se charger de placer à la Caisse d'Épargne de Heiden tout ce qui vient de ce côté-là. Il en a été de même du prix Binet du Conseil fédéral suisse (1780 francs)².

Dès l'âge de 18 ans, j'avais une tendance vers les idées des Quakers. On verra plus loin comme on en a profité pour me nuire. Comme protestant genevois, je fus entravé en Algérie par les Administrations françaises qui m'ont rançonné d'une manière indigne, qui se sont fait donner des pots de vin — cela sera révélé en son temps. Je ne pouvais pas reculer, engagé comme je l'étais avec une Société de capitalistes intéressés dans les affaires algériennes.

J'ai été trompé par tous ceux que j'ai employés en Algérie, et j'avais confiance en eux. Là est mon plus grand crime. Désespéré, j'ai spéculé à la Bourse à tort et à travers et j'ai tout perdu.

J'ai rencontré de la part de l'Eglise de Rome, c'est-à-dire de la part des Ultramontains une hostilité sourde, occulte mais très forte dans l'établissement de l'œuvre dite aujourd'hui de la Croix-Rouge, et j'en ai seul supporté le poids comme promoteur. C'était en 1862, 1863, 1864, 1865 et 1866. Cette haine des ultramontains contre l'œuvre de la Croix de Genève (comme on disait), est prouvée par leurs journaux, que j'ai collectionnés dans le temps, et mis en lieu sûr, pour qu'on ne me les vole pas; et cela sera révélé en son temps. — Dès lors, leur haine m'a poursuivi sourdement pour éclater plus tard tout d'un coup. La jalousie et l'envie de certains Genevois, leur dénigrement de l'œuvre de la Croix-Rouge à ses débuts a dépassé tout ce qu'on peut imaginer. — Le mal que m'ont fait certains protestants est incalculable. Mais, auparavant, en 1856, en revenant d'Algérie, passant par Tunis et l'Italie, Malte, etc., je tombais malade d'un violent coup de froid à Palerme, qui me retint deux mois

¹ En février 1897, à la requête de l'impératrice de Russie, protectrice de la Société russe de la Croix-Rouge, le gouvernement central octroyait une rente de 4000 F à Henry Dunant «pour ses grands services rendus à l'œuvre humanitaire de la Croix-Rouge» (note de l'éditeur).

² Prix attribué en décembre 1897 (note de l'éditeur).



Dunant passera les 18 dernières années de sa vie à l'hôpital de Heiden au canton d'Appenzell, dans une petite chambre au lit de fer, avec une simple table et deux chaises, pour laquelle il paiera Fr. 3.— par jour, ne conservant que Fr. 10.— par mois pour ses autres dépenses, notamment son papier et les timbres pour sa correspondance.

malade. De cette absence datent des difficultés avec le Département Militaire à Genève et j'eus le tort (si tort il y a) de ne pas me laisser mettre en prison pour défaut de service militaire.

Mes ennemis en ont profité plus tard, en Angleterre, pour me calomnier indignement et pour affirmer qu'on m'avait envoyé les gendarmes pour m'arrêter pour vol et pire encore.

Qu'avez-vous à me proposer? Au fait, tout de suite. Et pas un seul mot de récrimination quelconque ou je vous chasse. De mon côté. Je n'ai rien à dire. Je sais tout.

Vous êtes solidaires.

Vos gens sont des lâches.

Si j'ai violé quelque loi, il fallait m'accuser loyalement.

Vous êtes solidaires.

Vos gens sont des fourbes.

Soyez lions et mangez-moi, mais ils n'ont été que des loups et des porcs pour me salir.

J'ai souffert 22 ans, consumé par la seule pensée de trouver un moyen, par mon travail et mes efforts à payer au moins une portion de mes dettes. Pendant 22 ans, j'ai été entravé. En mai 1867, quand je suis parti de Genève pour tâcher de trouver quelque moyen de sauvetage à Paris, je n'avais plus rien, absolu-

ment plus rien. Je l'ai dit à M. l'avocat C. J'ai vécu dans la plus affreuse misère, quelquefois mourant de faim et cela pendant 5 ans; c'est cela qui m'a gâté l'estomac et non la noce et l'ivrognerie comme on m'a calomnieusement accusé.

C'est, après mes imprudences en affaire, l'envie et la jalousie des Genevois et des Français protestants qui m'ont perdu. C'est l'envie et la jalousie qui ont dicté le considérant du jugement en 2e instance du Tribunal du Commerce de Genève que «j'avais trompé mes collègues». Ce n'est pas vrai. C'est moi qui ait été trompé et nous avons tous été trompés. J'ai été très imprudent, je l'avoue.

J'ai été dupé, trompé, surtout par l'infâme administration française. Le clergé était contre moi en Algérie. Or, le clergé, ce sont les Jésuites, entendez-vous bien. Et la graine des Jésuites peuple les administrations françaises les plus infectes, les plus infâmes du monde, et qui n'ont d'autres règles que l'arbitraire, et dont les moyens sont la provocation, la diffamation, la calomnie et la persécution.

Et je le prouverai! Mais quand le moment sera venu!

Le sentiment angoissant de l'inconnu qui menace, de l'invisible ennemi

qu'on ne peut combattre parce qu'on ne peut le saisir, ni même le définir clairement, devient une idée fixe, un souci permanent, une inquiétude sourde, enfin une souffrance que l'on ne peut faire cesser.

Leurs préjugés leur tiennent lieu d'opinion.

Agents provocateurs et autres

Il est tel de ces agents qui sont toujours à l'affût de ce qui peut nuire à leur victime et qui s'emparent de toutes les paroles qu'il prononce pour s'en faire des armes contre lui, en les tordant, les faussant, et naturellement sans qu'il soit possible de les réfuter. De cette façon, bien des personnes auxquelles on s'empresse de colporter ces faussetés restent sous l'impression de ces accusations sans fondement, de ces insinuations perfides, de ces allégations mensongères, dont il reste toujours quelque chose.

Mes ennemis et leurs agents étaient toujours prêts, au moindre incident, mal compris, à se transformer chez eux en agression.

Dans les Notes de Police tout est interprété dans un sens défavorable à la victime de cette inquisition. Or, comme il arrive qu'un même policier ayant en mains les notes (vraies ou fausses) de plusieurs personnes, les mélange, les confonde. Or, si ces notes changent souvent de mains ou de pays pendant une longue suite d'années, on comprendra mieux qu'un véritable enchaînement de calomnies peut être forgé par eux. Surtout, ils confondent les générations, les noms de baptême qui se répètent souvent de l'une à l'autre. Ils coupent parfois les dates de leurs notes et autres documents de telle façon que...¹

Non seulement ils font un mélange des générations familiales, mais aussi des polices, des nationalités, des âges, des sexes, des vocations.

Derrière cette fenêtre, Dunant se souvenait...

La bêtise humaine est sans limites

Une caisse remplie de petites coupures de papier provoque les rires, les quolibets, les sottes plaisanteries des sottes gens chez lesquels je suis logé et des gens du pays qui ont ouvert ladite caisse sans aucune permission de ma part. — Il est vrai que c'est dans le pays de la liberté. — Mais, ces coupures de journaux divers, de brochures, etc., ont un intérêt pour moi et j'ai commencé à user des ciseaux dans ce but, à Stuttgart, alors que, désolé de voir toutes mes tentatives croûler les unes après les autres, je me suis dit: amassons-nous ainsi un petit trésor pour les vieux jours et conservons sous un aussi petit volume que possible tout ce que nous trouvons d'intéressant dans les journaux quotidiens. Au moins, ce sera une ressource pour la vieillesse, un memento...

Toute la nuit du samedi au dimanche, comme aussi du dimanche au lundi, les voix avinées des ivrognes se font entendre.

Heiden

Désireux de me montrer sans aucune fierté et bon pour tout le monde, poli, etc., j'achète deux petites poupées pour les enfants du voisin, deux petites fillettes, l'une de trois ans, l'autre d'une année et demie environ. Aucun remerciement, cela va sans dire. Le père de ces deux enfants, sans aucune raison, est l'individu qui par ses calomnies et commérages m'a fait le plus de tort. Pourquoi? Personne n'en sait rien. Ces gens-là s'appellent Hochrentner.

Hôpital: à 11 h., sonne 1...¹.

Tout aussitôt, aux premiers sons, un malheureux chien du voisinage se met à hurler d'une manière lamentable. Ces jours passés, c'était la même chose; demain, il en sera de même et tous les jours suivants aussi.

Pendant 20 ans, j'ai cherché, sans demander, partout à trouver une occupation, j'ai travaillé comme un



nègre et tout ce que j'ai entrepris, tout ce que j'ai tenté a été...¹.

Les personnes auxquelles je me suis adressé ont été habilement circonvenues, on m'a constamment desservi. — Il faut l'écraser.

— Il ne faut laisser échapper aucune occasion de le déshonorer devant l'opinion.

Il mangeait des aiguilles! (Cassé une aiguille entre les dents — allé en voiture chez dentiste.)

Le Français en espionnant avait appris que je mangeais (j'avais mangé) du canard et il dit à l'Anglais: Il mange les aiguilles et laisse la carcasse aux autres. — L'Anglais dit au Suisse: Il mange des aiguilles! Et, sans contrôle aucun, le benêt de Suisse met dans son rapport: Il mange des aiguilles! Quel charlatan!

Dunant se dépeint lui-même comme trop confiant, un peu bête, naïf, idéologue et idéaliste; comme prime-sautier et très impressionnable.

Fanatiques

Plutôt que d'atténuer charitablement, de modifier leurs expressions: d'oublier ou d'ignorer le mal, ils s'en regarderont comme les vengeurs attirés, comme les justiciers élus de Dieu et, dans cet esprit, ils ne se gêneront pas pour perdre les réputa-

tions des individus, amenant ainsi la perte de sa position, de sa vie même, des familles, de son âme.

Il est à Arcy-sur-Aube. Il a acheté là une petite propriété avec ce que vous lui avez donné. Il se conduit bien. Bah! laissez-le tranquille.

Tel et tel ont. Et qu'alliez-vous faire à Heiden?

J'allais faire visite à mon oncle Henry X.

Comment, il vit encore ce coquin-là? L'agent: connaissez-vous ce Monsieur qui était avec vous?

X.

L'agent: Eh bien! Vous ferez bien de vous en défier.

X. Pourquoi?

L'agent: C'est un voleur, c'est un fameux farceur, c'est un ancien banquier banqueroutier, c'est un caissier qui a pris la fuite en volant la caisse de son chef, M. Moynier!

Un homme incapable

Quand un grand personnage princier s'intéressait à moi, pour le détourner de moi, on lui dit que j'étais nihiliste, démocrate, et que toute la famille était «démocrate». Or, à Genève, la qualification de démocrate se donne aux Conservateurs. Les autres sont

¹ Inachevé dans le manuscrit. (Note de l'éditeur.)

les Radicaux, ou radicaux-socialistes, qu'en Allemagne on appelle «Social-démocrate».

Ils disent: Depuis 26 ans, il n'a pas payé un sou de ses dettes — rien — et il vivait dans l'abondance, le luxe. C'est un odieux mensonge.

Je n'avais plus rien en 1867, et je devais près d'un million, y compris un cautionnement de 300 000 francs. On disait: il a mené une conduite indigne. On a été jusqu'à dire (à Seelis, la première fois), prenez garde à votre bourse.

Heiden

Quand je lis un journal dans ma chambre d'hôpital, avec la fenêtre étant fermée, si je trouve dans la gazette quelques-uns de ces faits révoltants de méchanceté ou de stupidité, par exemple, des massacres comme ceux des Arméniens...¹. Je ne puis m'empêcher — comme font les vieilles gens — de parler haut et d'invectiver à part moi les coupables dénoncés par le journal. Le mot de «canaille» n'est sûrement pas très élégant, mais il a été mis à la mode dans les meilleurs salons de Paris, — il m'est donc arrivé de prononcer ce mot malencontreux avec indignation, en lisant les rapports des atrocités turques commises dans l'Asie Mineure...¹.

J'ajouterai même que, exaspéré à la lecture de ces horribles récits publiés par la presse européenne, il m'est arrivé plus d'une fois d'aller jusqu'à dire: «sale race humaine!» Cela n'était pas du dernier bon ton.

Aussi, je me condamne volontiers; je prends le sac et la cendre, sans même chercher une excuse dans l'atmosphère de rudesse montagnarde et de grossièreté champêtre qui m'entoure.

¹ Inachevé dans le manuscrit (note de l'éditeur).

Calomnies S. de S.

Mes ennemis, envieux et jaloux, afin de me dénigrer ont voulu faire croire — et ont fait croire à bien des gens — que non seulement ce n'était pas moi qui avait fait le Souvenir de Solférino mais que je l'avais acheté à un officier français (!) et que je l'avais fait imprimer comme étant de moi, quoique je n'en eusse pas écrit un seul mot! — Ils ont cherché à répandre cette calomnie non seulement à Genève, mais encore de la faire croire aux délégués des Etats européens, même à ceux que je connaissais le mieux, comme le Dr Basting, de La Haye, et en 1895, dans les lettres que je reçus de Mme Basting peu avant la mort, elle avoue cette perfidie de mes ennemis. En 1867, on m'informa d'Allemagne que M. de C. répandait le même bruit dans ce pays; et en même temps, on insinuaient que c'était M. Moynier qui avait fait et inspiré tout ce qui regardait la Convention. Il ne restait donc plus rien. Et pourquoi s'intéresser à moi? Il n'y avait pas lieu.

Hôpital. De temps en temps, le matin, un corbillard à cheval vient prendre une bière et retourne à Wolfhalden, à Walsenhausen, à Rehetobel, ou dans telle localité des environs. C'est un parent qui, seul, conduit le cheval à la main. Dans la bière se trouve le corps de sa mère, de sa femme ou de sa sœur. Le docteur préside à la livrée du corps. Aucun désir de progrès intellectuel, ou bien peu; ces ultra-démocrates égalitaires à outrance, sont les conservateurs les plus encroûtés, les plus moyen âge qu'il est possible. Ces manants qui ne lisent rien à part un petit journal paraissant deux fois par semaine, supportent très facilement leurs chagrins ou bien ce sont des fanatiques qui peuvent avoir une pitié sincère mais qui ne voient jamais les choses que d'un seul côté. des gens faits tout d'une pièce, fort crédules de leur nature, rien ne

développe la sensibilité de leur cœur¹.

1863-1900

Que de fois j'ai ressenti ces émotions douloureuses qui partent du fond de notre être et qui nous enlèvent comme une portion de nous-mêmes! Chagrins de tous genres, déceptions de toutes sortes, et terrible travail cérébral.

Avec ce travail d'esprit perpétuel et ce tourment incessant, le système nerveux s'use rapidement et le cerveau se congestionne très vite par l'afflux du sang à la tête. M. Fouillée constate que Darwin ne pouvait travailler qu'en ménageant avec le plus grand soin ses efforts cérébraux. Il écrivait le matin quelques heures, puis n'occupait plus son esprit pendant tout le reste de la journée, sinon à des distractions peu absorbantes. Il se livrait à un exercice musculaire modéré et faisait notamment de nombreuses promenades. Toutes les fois qu'il voulait enfreindre cette règle, l'effort intellectuel lui causait des vertiges et l'obligeait à de longs repos².

Ma volonté expresse est que mes restes mortels soient incinérés à Zurich sans aucune espèce de cérémonies.

Fait à Heiden (Suisse)

le 29 du mois d'octobre mil neuf cent huit.

Jean-Henri Dunant

¹ Dans sa correspondance, Henry Dunant rend hommage à ceux qui l'ont accueilli et soigné à Heiden et notamment au Dr Altherr; c'est à eux qu'il pensera en premier lieu, dans son testament. (Note de l'éditeur.)

² Revue des Deux Mondes, 1er mai 1900: «Inventer, c'est se dévouer, dit M. Tarde, qu'on le sache ou non.» (Logique sociale; lois de l'imitation; par Tarde.)